Variété

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **7 (1919)**

Heft 33

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

VARIÉTÉ

LE BUISSON D'ÉPINES

DE PIERRE JEANNET

C'est l'œuvre d'un poète. Uniquement ? Il le semblerait à lire certaines pages où l'auteur paraît s'enchanter lui-même à la fanfare des mots, « marche héroïque du musicien musclé à perruque verte, le teint rouge, les yeux congestionnés... ». Mais voici tôt après un *Kyrie eleison*. On le dirait jeté là pour faire pardonner certaines gaîtés s'il n'était en même temps le dernier mot du volume. (1) Et, tout au début, vous aurez lu cette confession : « Je croirais qu'avec ses branches on pourrait tresser une couronne qui meurtrisse le front de Jésus-Christ. »

Oeuvre de poète, oui ; dans l'acception ancienne et profonde où poésie signifie création. Poésie doublement créatrice, et dans le domaine de la pensée et dans celui de la forme. Double richesse présentée en une unité simple, et qu'on sent si naturelle. S'étonner de ce qu'une *Revue de théologie et de philosophie* s'intéresse à de telles manifestations, ce serait oublier cette mission en vertu de laquelle la poésie fut aux origines l'interprète de la philosophie; mission dont le principal mérite d'une philosophie actuellement fort en honneur est peut-être de se souvenir.

Au surplus Pierre Jeannet ne prétend pas à la philosophie, encore moins à quelque révolution dans la philosophie. Il est ce qu'il est, moisson de son champ, buisson de son terroir, comme il aime à le dire : humble et sûr de lui à la fois ; peut-être plus

(1) Lausanne, La Concorde 1919.

sûr de lui qu'humble ; en réalité en-deçà de l'humilité et de la propre assurance, paré de la simplicité éclatante du verger en automne : Me voici. J'ai. Je donne... Force simple, heureuse parce que féconde. Il offre ce qu'il lui plaît d'appeler ses Buissons d'épines. On sait que le dernier n'est que l'un des éléments d'une verdoyante haie commencée il y a quelques années, et qui s'allongera, nous l'espérons, et qui vivra, en dépit de certaines haches avides, et aveugles.

* * *

Tenterons-nous, faisant momentanément abstraction de la forme, de définir, fût-ce de façon très générale, la philosophie qui, si l'on peut dire, imprègne le *Buisson* ? L'entreprise sera malaisée, et dangereuse, puisque cette poésie résulte essentiellement de l'union du verbe et de la pensée, puisque la pensée y crée le verbe en même temps que le verbe la pensée, et que rien n'est plus vivant et plus mobile que ce verbe-pensée ? Ce faisant, je mériterai quelqu'une des épithètes que le poète applique si vertement aux logiciens. Je vais néanmoins m'y risquer, m'efforçant de ne pas trahir.

Pierre Jeannet est un intuitif. Je dirais qu'il est un sensuel, ou un sensualiste s'il était possible de purifier ces termes de leur sens historique assez mal famé, et de leur faire dire ce que ne dit pas davantage l'innocent vocable de sensible. Je le dirais pour faire entendre que voilà un homme supérieurement apte à saisir le réel par la voie des sens, et dès lors très près de la nature.

Tempérament de peintre, de statuaire et de musicien, il voit, il palpe, il entend à merveille. Quand on voit, entend et palpe le réel avec ce degré de sensibilité, et qu'on se découvre telle faculté ou qu'on subit à ce point la nécessité de rendre ce que l'on voit, ce que l'on entend et ce que l'on palpe, on ne saurait méconnaître l'intimité du lien qui relie l'homme à la nature maternelle. Les hommes, des animaux ? Non, plus près encore (Pierre Jeannet se garderait de dire plus bas), plus étroitement liés à la terre : des « végétaux spirituels »... La poétique de Pierre Jeannet est dans la fidélité à ce sentiment de dépendance. Cultive ton champ, dira-t-il, « hurle un refrain poussé dru de la terre natale ». Tant pis, ou tant mieux si s'évanouis-

sent « les chères nuances de goût exquis » faisant place à « la prairie insensée des pissenlits épanouis, à côté de champs de coquelicots sous le ciel lourdement bleu ».

Cette poétique suppose une théorie de la connaissance. L'homme, un végétal spirituel. Ou bien, dira aussi Pierre Jeannet, un tout petit enfant ; l'enfant dans la phase végétative de son développement. Que le penseur se fasse à soi-même le cadeau de s'en souvenir. Qu'il ne fasse pas l'ange, ni la bête, mais qu'il sache « qu'on est une petite bête limitée ». « Ne point avoir des vues d'ensemble... ne point faire de synthèses de lois... mais bien regarder, l'un après l'autre, les objets qui sont sur le sol, à la portée de vos petits bras ». Ne pas monter l'hippogriphe de la métaphysique, ne pas descendre sous les pyramides, fût-ce pour trouver Dieu : « S'il est un Dieu, c'est celui qui m'a posé sur le sol ».

C'est sur le sol, estime Pierre Jeannet, que se tenait celui qui a dit : Si vous ne devenez comme de petits enfants... et qui resta enfant lui-même. « Il en restait à la première tâche du savant... quand il pose le corail à côté de la plante et voit l'analogie... Savoir, pour lui, c'était cheminer sur l'herbe et regarder la contrée, les essences, les bêtes et les gens... La rouille, le sel et les passereaux... Pas comme les logiciens, qui tracent un chemin à travers les pays qu'on ne prend pas le temps de voir... » Serait-il aussi certain qu'il l'est de cette attitude de son Maître, si ses autres maîtres (son tempérament, et les philosophes du symbolisme) ne l'inclinaient à le croire ? Ce qui est sûr, c'est que son Maître et ses maîtres lui dictent de jolies invectives à l'adresse de la raison, ce « scribe toujours reclus, chétif, jauni dans son échoppe, vieux maniaque qui prend les mots pour les choses... »

De jolies invectives, et un très remarquable chapitre sur le caractère parabolique du langage humain : mots, phrases, idées même. « Même une idée est une parabole, et déjà une traduction, un chemin parallèle qui suit mal le torrent du sentiment... » Sur quoi l'on dira peut-être que Pierre Jeannet est bergsonien. Peut-être. Quiconque l'aura lu estimera qu'il est surtout lui-même, celui qui conclut avec cette majesté : « Ils se sont assez disputés sur des mots... Il est temps de parler en choses... comme on peut, pourvu qu'on arrive peu à peu à simuler les

lois de la vie, et, s'exaltant depuis les racines jusqu'aux frondaisons, à projeter une image qui luise un moment, et fasse deviner quelque chose de la vie démesurée et invisible qui sourd, gronde et s'apaise dans le fond inconnu du monde. »

Les conséquences de ces prémisses ? Diverses autant que normales, et produites avec crânerie.

Impitoyable analyse intérieure, et d'une rare fidélité. Voyez celle de l'effort pour la prière : « D'abord rien ; moi ; moi qui cherche moi ; rien. — Et puis moi dur, épineux, bien malaisé à saisir. — En même temps l'idée de Dieu, qui n'est pas Dieu ; l'image du Christ à barbe châtaine, et ce n'est pas le Christ. Je suis seul ; rien. — Et toujours à la même place, dans les reins, au bas du dos et dans le ventre, l'effort pour aller chercher, et des concentrations de toute l'attention répandue à fleur de peau, dispersée dans la tête, accaparant les yeux fermés. Tout mon moi qui empêche moi... »

Qui se penche ainsi aux écoutes de la vie, et qui trouvera le Dieu vivant dans la vie, les autorités traditionnelles de la piété perdent de leur poids à ses yeux. Il use d'une parfaite liberté dans son exégèse. Je suis devenu vieux, mais je n'ai jamais vu le juste abandonné, a dit un Psalmiste. Et le poète de s'écrier : « Il n'avait pas vu grand chose ! » Cette histoire, dira-t-il, « observée par quels mauvais yeux », où Jésus nourrissait « par des lois d'amour » douze ou sept mille personnes. Celui qui est (bien mieux que n'ont compris quand ils forgeaient le mot, « inspirés, ânonnant », les prophètes), mon serviteur-germe, ou la vérité vivante, celui-là « obéissait à nos lois connues et lourdes comme le bât »... Le sang de sa croix ? Le sang, disait l'hébreu, c'est l'âme, et l'âme c'est la vie. Ce que Jésus a donné, c'est son âme, sa vie.,.

Et l'on ne saurait condamner avec plus de rondeur certaines attitudes ecclésiastiques. « ...Les vauriens qui parlent de Dieu, qui prêchent son salut, qui feuillettent la Bible, qui la citent, qui disent : Seigneur... et qui ne le connaissent pas lui, la parole muette, le Dieu du sillon, de la mort et de la vie... Les violenteurs d'âmes qui fondent sur la foule des créatures variées et précieuses, pour les féconder à la fois et indistinctement de leurs doctrines virulentes... » Et ceux qui clament qu'il faut se

donner ce soir parce que, demain, ce serait trop tard : « Les menteurs !... demain, à celui qui prétexte : C'est trop tard, ils répondent : Jamais trop tard !... Quelle calomnie contre Dieu, qui demeure ! » Et enfin ceux qui disputent sur les dogmes, c'est-à-dire sur des mots, ou qui se hâtent de juger : « Fallait-il que Paul réprimandât Céphas parce qu'il ne mangeait plus avec les païens ; Pierre, et Jacques, n'avaient-ils point souci de ne point repousser les Juifs, comme Paul d'attirer les païens ? Il est plus facile, frère Paul, d'écrire : « Je me fais tout à tous afin d'en gagner le plus grand nombre », que d'approuver ceux qui le font ! »

Devant les problèmes capitaux : Dieu, l'homme, Jésus-Christ et l'œuvre rédemptrice, un mysticisme qui n'exclut pas les affirmations positives originales.

Du mysticisme assurément, et heureusement. Il est impliqué par le sentiment qu'a l'auteur de l'humilité de la condition humaine. Humilité relative, en présence de la splendeur divine. « Nous ne sommes point éclos, et sa vie nous appelle à la vie ; nous sommes ses poupons emmaillotés, et ses œufs somnolents, chrysalides aux bras repliés... Et les entrailles de Dieu s'émeuvent sur notre destinée. Et si d'autre part nous sommes éclos... la maman ramasse ses petits et l'Eternel... nous asseoit sur son giron pour répéter notre leçon, laver nos égratignures et fortifier nos mollets enfantins. »

Qu'est-ce que l'enfant pourrait bien saisir de cette vie tutélaire sinon ce que le poète traduit en ces termes : « Fermer les yeux, et, tout de suite, savoir qui est là. Sentir tout de suite sa bienfaisance... comme si j'étais dans son sein ; et je ne sens qu'un sein par le dedans, moite, chaud, insinuant, obscur et éclairé d'amour... Toujours prêt, toujours là, toujours devant pour attirer, en arrière qui pousse, et des deux côtés à la fois pour porter le poids égal des ailes étendues. Lourd de sa plénitude pour balancer notre masse, et léger comme l'air qui ne nous écrase point. »

Un mysticisme qui, pour mieux s'avérer, fait à l'occasion au langage de l'amour humain des emprunts caractéristiques, et parle de décharges amoureuses et d'étreintes divines. Mais qui se défend de toute velléité d'absorption dans le panthéisme fa-

taliste familier à la piété populaire : « Comme on voudrait te dire que tu veux tout ce qui arrive. Parce qu'on a un besoin charnel que tu sois tout puissant et que tu nous traites comme un père inflexible, nous secouant par le bras et nous lançant ensuite contre le mur avec des coups de pieds, puisque nous avons été méchants... Je sens qu'alors on t'aimerait terriblement... Et c'est toi qui réprimes notre amour furieux, par l'intelligence des yeux dont tu nous regardes, ô instituteur et père de la classe. » Dieu-Partout, qui n'est pas Dieu-Tout : ceux-là mêmes qui mettent sa volonté à l'origine de tout hésitent-ils à éteindre l'incendie, quand il éclate quelque part ?

Ce Dieu, qui est père, et qui est mère aussi, et qui (mais ici la déduction devient subtile) serait fils aussi, — peu importe, ce Dieu laisse à l'homme de l'initiative. A l'homme tout enfantelet qu'il est, et végétal spirituel, Dieu abandonne sa part inévitable : et ce sont les manifestations du mal ; ou simplement ce mélange de l'erreur humaine à la vérité divine que recèle toute révélation. Et Dieu lui laisse sa part indispensable dans l'élaboration du bien. Nous ne vivons pas de manne, mais de blé. Notre pain ne nous vient pas tout fait, et, si Dieu le fait, nous le faisons aussi. « Combien le pain du ciel qui est en même temps le fils issu de la terre est-il plus complet, et nourrissant, substantiel et saint que la manne venue de Dieu seul. » Et ce synergisme, qui préside à toutes les relations du ciel et de la terre, préside aussi à l'œuvre centrale, celle de la rédemption. « Chassez les pharisiens imposteurs... qui clament que Jésus est mort à notre place et que son sang efface nos péchés ; ils veulent nous ravir notre guérison, notre mort avec la sienne, notre mort avec Christ. » La rédemption, c'est non la mort du Christ pour le pécheur, mais la mort du pécheur avec le Christ.

Pour dire tout notre sentiment — mais cet exposé fragmentaire en donnera difficilement la justification, — nulle part nous n'avons trouvé, d'une piété aussi tressaillante de vie profonde, une expression intellectuelle aussi résolument libre.

*
* *

La forme, assurément, appelle certaines réserves. Elle présente, à l'occasion, des inexactitudes et des maladresses : « Incapable que de souffrir » suppose une redoutable ellipse. Si les « réseaux de fer qui sèment dans les hameaux des livres à onze

mille exemplaires » sont les chemins de fer, mieux vaudrait le dire, plus simplement. Ce brigand qui réfléchit à côté du grand Crucifié paraît n'avoir pas eu beaucoup d'école : « Jamais homme n'était mort comme mourait cet homme, souffrant autant, mais rien à cause de lui. » Et mourrait-on vraiment d'un ruisseau, fut-ce d'un « beau ruisseau couleur de rubis. » Et la physiologie de ces névrosés « qui ont sur tout le corps, près de tous les pores, des poils comme des antennes » ! Et fallait-il illustrer la faim de Dieu, « faim dont on ne guérit pas », par « cette faim scandaleuse des Romains qui se mettaient un doigt dans la bouche pour vomir et manger à nouveau » ? Et vous représentez-vous ces personnages de Giotto, « petits hommes avec nos proportions voulant être des enfants » ? De proportions, le moins qu'on dira de tels passages et telles images, c'est qu'ils en manquent. Comment, en outre, ne pas être heurté par la fréquence des accumulations encombrantes, parce qu'elles ne présentent aucune gradation saisissable : « Que je sois entaillé, coupé, tranché, ouvert, pénétré, sillonné », ou l'être « chargé, accumulé, amoncelé et rassemblé... » Et peut-être les parenthèses, incidentes et anacoluthes sont-elles dans l'ensemble un peu nombreuses, quoiqu'il y en ait de fort jolies. Et sûrement, certains chapitres, rares, sont restés à mi-chemin d'élaboration. Et encore quand, à la manière des poétereaux qui prétendent considérer de haut les mètres classiques, Pierre Jeannet, qui les vénère, dispose sa prose rythmée en strophes modernes, sa prose y perd plus qu'elle n'y gagne....

Bref. Voilà de la critique quelque peu primaire et dont je m'excuse. Notre auteur estimera-t-il l'avoir prévenue par le titre même de son œuvre : le *Buisson* « poussé dru, sans grâce, et plein de suc amer.., n'ayant de plan qu'en lui-même, obéissant à la poussée obscure,... des branches sur un tronc, des racines qu'on soupçonne, des feuilles sans beauté, mais vives et serrées, et des épines » ?

Peut-être. Et nous pressentons bien ce qu'il y a de génial dans cette manière — qui est précisément un peu trop le contraire d'une manière. Pourtant l'art ne s'est jamais confondu avec la simple nature ; il n'a jamais été le produit du seul tempérament. Il a toujours exigé et exigera toujours une certaine canalisation de la poussée obscure, et, aux mains du jardinier, les cisailles, et les liens et les tuteurs. Nous saluons avec joie

en M. Pierre Jeannet, un vrai poète, et un poète de notre foi. Et où verrions-nous son pareil autour de nous, dans la plaine chiche ou déserte? La verdeur de son intuition nous est un tonique à nous autres, les « scribes reclus et jaunis », les intellectuels anémiés par l'œuvre sournoise de l'abstraction. Et il nous plaît, à nous, chrétiens protestants (je crois pouvoir parler au nom de quelques-uns) que celui-ci se lève, bon protestant en sa largeur extrême, en un temps où toutes les prétentions à l'art penchent vers l'hellénisme ou le catholicisme. Autant de raisons pour lesquelles nous voudrions qu'il évitât de s'exposer de gaîté de cœur aux coups de boutoir que certains délicats lui ont poussés et lui pousseront encore : infiniment moins puissants que lui, mais délicats.

Et encore, et surtout cette raison : il nous a largement prouvé qu'il est un artiste. Dans sa force, le *Buisson* a des grâces et des douceurs. Le *Buisson*, — s'il est ici et là taillis négligé, tend à prendre dans l'ensemble la tenue d'une haute et profonde futaie. Faut-il y revenir pour un dernier coup d'œil avide d'admirer encore ? Mais que choisir en cette abondance ? Images ramassées : « la foule, forêt nombreuse où résonnent les bruits... Les trompettes, qui enfoncent comme des poings dans l'air qu'ils trouent, leur bruit volontaire et audacieux, l'envahissante expression de leur âme de cuivre ». Formules limpides : « Dans son âme vaste et incorruptible s'étaient abattus les vols candides des colombes et les essaims agités des diables... Ayant vécu la vie dans sa plénitude, il voulut vivre la mort dans son abondance ; et mourir d'une mort entièrement mortelle. » Variations lyriques sur de vieux thèmes, cette *Ascension*, ce *Psaume 150* : vitraux anciens incendiés de soleil, qu'il faudrait reproduire en entier. Comme aussi ces pages où la parole revêt d'une pure et grave majesté une pensée grave, et qui touchent au chef-d'œuvre: *l'Etre intérieur se renouvelle*, *le Père au chevet*...

Nous n'avons pas trop de poètes chrétiens. Celui-ci l'est avec une telle indépendance, qu'en dehors de l'Eglise on finira par l'adopter. Demandons à ceux qui en sont capables au sein de l'Eglise de reconnaître, sous cette indépendance, une généreuse sève évangélique, et de ne pas différer leur accueil.

MAURICE NEESER.

24 novembre.